

leur conduite et à remettre les marchandises qu'ils nous ont prises en violation des traités. Si ces deux nations refusaient la juste satisfaction qui leur sera demandée, Ononthio marchera sur leurs villages et les réduira en cendres. Kondiaronk lui-même sait comment Ononthio peut se faire rendre justice, il a déjà plus d'une fois accompagné ses soldats à la victoire. C'est afin de ne pas entraver la marche de la justice qu'il sera peut-être mieux, d'attendre jusqu'au printemps pour savoir ce que répondront les Onontagués et les Agniers, que d'attaquer maintenant la Chaudière Noire et le Bâtard-Flammand.

—Je suis surpris, reprit Kondiaronk, après un long silence, de la réponse que l'on vient de faire à ma proposition; je croyais qu'on l'accepterait avec plaisir. Attendre jusqu'au printemps pour que justice soit rendue, c'est attendre bien longtemps pour une justice incertaine, quand il est si facile de la faire maintenant. Les Iroquois sont fourbes, traîtres et voleurs, Kondiaronk veut les punir. Il est prêt; ce qui le surprend c'est que Colas ne le soit pas; ou plutôt ce sont peut-être les Canadiens qui ne le sont pas. Qu'en dit la grande Médecine des Français? je ne la vois pas.

—Kondiaronk, répondit Colas, tu sais que je suis toujours prêt, je parle ici tant en mon nom qu'en celui de tous les Canadiens présents, soit à assister un ami, soit à défendre ma propriété ou celle qui m'est confiée quand elle est menacée; dans ce cas-ci, c'est différent. Si j'attaquais les Iroquois, je crois que l'on pourrait me blâmer de n'avoir pas attendu l'action que prendra Ononthio, surtout si j'acceptais les conditions que met Kondiaronk. Que diraient les bourgeois si nous allions compromettre le succès de notre expédition et, pour une simple satisfaction de vengeance, s'il fallait abandonner aux Hurons nos marchandises et nos canots qui ont été pris par les Iroquois?

—Il y a une bien grande différence, reprit Kondiaronk; dans le cas présent, si les Hurons n'aident pas les Canadiens, ils ne peuvent pas quitter la bourgade du Lièvre, sans courir risque de tomber entre les mains des Iroquois qui les guettent et de perdre ainsi le reste de leurs canots, sans chance de jamais ravoier ceux qu'ils ont perdus. Pourquoi n'ont-ils pas pu les défendre à la Roche Capitaine quand tous les Outaouais étaient avec eux? Crois-tu qu'ils pourront mieux faire contre la Chaudière Noire, qui peut-être recevra du renfort avant le printemps? Et les canots ne seront pas repris, et les Canadiens ne seront pas vengés; tandis que, si tu veux, avant cinq jours, les Iroquois seront battus, anéantis, vous pourrez de suite conduire les canots à Michilimackinac, car je sais que c'est là leur destination. Ne vaut-il pas mieux sauver une partie que de tout perdre? Sois sûr que le Bâtard-Flammand et la Chaudière Noire sauront bien garder leur butin. Ils ne le rendront jamais.

—Ainsi donc, remarqua Colas, tu penses que ce ne serait pas trop que de l'abandonner toutes les marchandises qui nous ont été volées par les Iroquois pour prix des secours que toi et tes guerriers nous offrent pour nous venger des Iroquois?

—Je le pense.

—Eh bien, nous ne pensons pas de la même manière, et si nous le voulons, nous pouvons, sans toi, aller attaquer la Chaudière Noire, lui enlever nos canots et nos marchandises quand nous voudrons.

—Pourquoi tes Canadiens ne l'ont-ils pas fait à la Roche Capitaine? Avec tes poules mouillées d'Outaouais, tu ne feras rien de bon. Algonquins bons; mais tu n'en as que vingt; Canadiens bons, mais que trente, en tout cinquante. La Chaudière Noire a cent cinquante guerriers avec lui. Grand capitaine.

—Les Canadiens n'avaient personne pour les commander à la Roche Capitaine. La prudence leur dictait d'attendre un chef avec des renforts. Les renforts pourront arriver ici avant trois jours. Et bien, même avec ces renforts, bien armés, que j'ai choisis moi-même, nous croyons que, dans les circonstances, il vaudra mieux attendre la décision que prendra Ononthio, répondit Colas.

Le Rat ne s'attendait pas à apprendre que des renforts fussent arrivés. Il crut devoir rabattre de ses prétentions.

—Kondiaronk est content qu'il vienne un renfort, tant mieux dit-il; dans ce cas, il ne demandera que la moitié des canots et des marchandises pris par les Iroquois.

—Non, Kondiaronk, pas un seul. Ecoute bien ce que je vais te dire, que tes jeunes gens écoutent aussi. Nous, Canadiens, n'avons pas peur avec le renfort qui nous arrive, ou sans ce renfort, d'aller attaquer la Chaudière Noire pour l'affaire de la Roche Capitaine; cette affaire, nous préférons la laisser entre les mains d'Ononthio qui saura bien la régler. Mais, écoutez-vous, s'il s'agissait de venger une attaque, un vol, une insulte faite à nos amis, à quelqu'un de nos alliés, nous nous considérerions obligés de les défendre et de les venger, et nous le ferions avec plaisir sans rien leur demander pour récompense de notre aide et de nos secours. Ainsi, supposons que la Chaudière Noire eut insulté, attaqué ou volé Kondiaronk, et que Kondiaronk demandât notre secours pour en tirer vengeance, nous dirions: "Oui, nous te vengerons et nous sommes prêts à marcher avec le brave Kondiaronk, le grand chef, plus grand et plus redoutable encore que la Chaudière Noire, le plus habile pourtant des chefs iroquois. Notre cause, nous pouvons la traiter comme nous l'entendrons, et attendre; mais quand il s'agit de défendre nos alliés, nous sommes toujours prêts. Nous avons appris que les Iroquois ont volé les pièges des Hurons...."

—Qui a dit cela? interrompit Kondiaronk.

—Le grand Oki, la grande Médecine.

Je ne vois pas le grand Oki des Français. Je voudrais entendre ce qu'il dit.

Colas, qui avait préalablement fait la leçon à Bibi, envoya Jean le chercher.

Quand la grande Médecine entra dans la salle de la conférence, les Canadiens se levèrent pour le laisser s'approcher du foyer près de Colas; Jean se mit à ses côtés, et plaça devant lui une petite table, sur laquelle Bibi mit une espèce de statuette